8B

GUY CROUSSY

Le Noche

ROMAN

AUX ÉDITIONS DU SEUIL

LE NOCHE

16 Y²
28561

DL-7-5-1965-07517

GUY CROUSSY

LE NOCHE

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
*27, rue Jacob, Paris VI^e^*

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
SEPT EXEMPLAIRES
SUR VÉLIN NEIGE
NUMÉROTÉS DE 1 A 7
ET TROIS HORS COMMERCE
NUMÉROTÉS DE H. C. 1 A H. C. 3
CONSTITUANT L'ÉDITION
ORIGINALE.



Tous droits de reproduction, d'adaptation
et de traduction réservés pour tous les pays.
© 1965, Editions du Seuil.

A ces deux passants : Maino et G. Eliot

« Et jamais je ne pleure et jamais je ne ris. »

BAUDELAIRE.

PREMIÈRE PARTIE

En pénétrant dans la chambre de ma mère, j'ai bien vu son visage pâle sur les draps barbouillés de rouge à lèvres, de salive, de poudre de riz. Comme une auréole, sa perruque noire enveloppait ses joues hâves striées de fibrilles roses. Je me suis arrêté près de la porte pour la regarder dormir. L'obscurité de la pièce s'est un peu azurée. Elle me donnait une impression d'espace indéfini et de silence. Pareille à un scarabée de pierre bleue, une bestiole d'argile, que j'avais modelée à l'école, était posée sur la cheminée, près de la photo de mariage de mon père et de ma mère. La peau de ma mère était bleue aussi. Par l'entrebâillement des volets que mon vieux avait fermés avant de partir à la caserne, la lumière glissait, incolore, passive. Elle devenait bleue à force de transparence. Elle projetait son faisceau sur la face de ma mère malade, immobile, insensible au jour qui s'obstinait à la fouetter. J'ai eu peur. Je ne savais pas que l'on pouvait rester si longtemps sans respirer. Je suis retourné à la cuisine mais je ne suis pas parvenu à me débarrasser de cet étrange sentiment. Souvent, lorsque j'étais seul avec elle, ma mère ouvrait les yeux et tentait de me faire tant bien que mal un petit signe de la main pour que je lui soutienne la tête ou pour que je lui glisse un bassin sous le corps.

J'avais mal à la tête. Je suis revenu dans la chambre. Contre la vitre une mouche a grésillé puis elle est venue se poser sur

le front de ma mère, près des paupières. J'ai hésité longuement. Enfin j'ai passé la main au-dessus de la figure de cire, doucement. Tout doucement, comme j'avais vu faire mon père quand il avait fermé les yeux de mon grand-père, mort.

Au-dessus du lit, sur la tapisserie bariolée, de petites taches de lumière, informes, pendaient comme des gouttes de lait tombées des mamelles de Junon nue, femelle du ciel, représentée tandis qu'elle allaitait Hercule, sur une gravure vieillotte suspendue au mur, près du plafond. J'ai tourné la tête. Avant la maladie de ma vieille cette chambre était la mienne. Au moment de m'endormir je contemplais l'autre chromo fixé sur le mur opposé. Je le regardais jusqu'à ce qu'il devienne flou. Ça m'aidait à m'assoupir, à me faire oublier que j'avais peur de la solitude. J'y voyais saint Jean, transporté sur une haute montagne, apercevant la Jérusalem céleste, debout sur un cube ayant l'éclat d'une pierre de jaspe transparente comme du cristal. Au-dessous, nacelle d'un quartier de lune, un petit panier recouvert de papier d'argent se balançait dans la chaleur du poêle. D'autres images étaient épinglées sous cette effigie. Je m'amusais à les déchiffrer : quatre saisons, quatre ères géologiques, quatre âges figurés par l'or, l'argent, l'airain, le fer, quatre points cardinaux habillés en prêtres, quatre phases de la lune, quatre races humaines, quatre membres, les quatre branches de la croix.

Au début de sa maladie, ma vieille m'avait souvent posé des questions au sujet de ces gravures. Elle imaginait des légendes qu'elle renouvelait chaque soir, à volonté. Après avoir longuement considéré ces images elle prétendait que la mort était blanche, la vie rouge comme les lèvres, la foi jaune comme l'or. Pour ne pas la contrarier je répondais : « T'as bien raison. C'est comme ça qu'il est, le bon Dieu. Il est jaune » ; ou bien : « T'auras bien le temps de penser à tout ça demain. » Alors elle tournait la tête et murmurait que tout lui apparaissait gris comme la cendre, le résidu d'une vie consumée. Mon vieux me

soufflait à l'oreille : « Manuel, sa vue se détériore de jour en jour. »

Ou bien : « Manuel, c'est-y pas une misère, à son âge. »

Ou bien : « Manuel, quand tu n'auras plus ta maman tu n'auras plus grand-chose. »

Ce jour-là elle n'était pas encore réveillée. J'avais beau faire, je ressentais toujours une gêne près d'elle. Pourtant l'instituteur m'avait complimenté pendant la leçon de morale, pour « mes attentions envers ma bonne maman ». Il m'avait accablé d'éloges. Mais, rien à faire, dès le départ de mon vieux, je me sentais engourdi, comme ma mère. Elle avait les jambes totalement immobiles et le bras gauche aussi. Pour moi ce n'était pas pareil, mes mouvements cessaient d'eux-mêmes, comme étouffés sous un éteignoir. Je fermais les yeux et je voyais des êtres étranges graviter autour de ma vieille.

Elle n'avait pas bougé, pas un cil, pas un membre. Seul, son menton commençait à s'enfoncer de travers dans sa poitrine. Elle dormait, tassée sur elle-même. Tout à coup elle s'est soulevée, le temps d'une longue aspiration. Sous les couvertures j'ai deviné le bras mort, les branches desséchées des jambes inertes, l'autre bras posé par mon père le long du corps tordu. Une seconde j'ai pensé qu'elle était morte. Mon père me répétait sans cesse : « Manuel, avec cette maladie, ça ne peut pas finir autrement. »

A cet instant elle a ouvert les yeux. Elle les a refermés presque aussitôt. Je me suis souvenu que la veille de sa mort mon grand-père m'avait confié en riant qu'on ne mourait pas aussi facilement. « On s'accroche », qu'il avait dit. J'ai été un peu soulagé mais un drôle de goût m'a empli la bouche. Ma vieille n'aurait jamais osé s'arrêter de respirer. Elle aimait trop la vie. Elle désirait tant vivre qu'elle ne songeait jamais à la mort. Elle paraissait satisfaite de son état, de sa santé, de son intelligence. Elle se sentait belle, géniale. En minaudant, elle mimait la per-

fection de son bonheur. Parfois elle délirait. Elle gérait le budget familial à la manière d'un ministre. Elle dissipait des sommes colossales en réceptions ou chez le tailleur militaire. Pour donner corps à ses rêves elle inventait des chiffres, des nombres si démesurés qu'elle ne parvenait plus à les nommer. Elle millionnait, elle milliardait. Parfois, au contraire, elle était en proie à toutes les misères du monde. Pendant les premiers temps de sa maladie je lui avais fait remarquer l'incohérence de ses propos. Elle s'était fâchée puis elle avait raconté à mon vieux que je la détestais mais qu'elle partageait ma haine. Parce qu'à l'âge de dix ans elle avait été mordue par un bouvier elle refusait de recevoir la cousine Paule qui possédait un chien. Souvent elle ne résistait pas à l'impulsion qui la poussait, elle essayait de frapper. Elle crispait la main valide en un geste dont elle avait horreur à force de le répéter et de ne pouvoir le retenir. Elle savait qu'elle était incapable de frapper mais l'idée la hantait qu'une fois elle y parviendrait et que les conséquences en seraient tragiques. Le soir, quand la fièvre l'avait courbatue, elle commençait à boire. Elle ingurgitait tout ce que je lui présentais et qu'elle exigeait. Ensuite elle s'inquiétait de ce qui avait pu se passer pendant le temps de ses folies.

Pour ma première communion elle m'avait envoyé trois fois à confesse pour que je ne puisse oublier un seul péché. Après quoi elle avait obligé mon vieux à m'enfermer afin que je ne subisse aucune tentation. Le lendemain matin elle m'avait recommandé d'éviter d'avaler ma salive et j'avais dû cracher pour demeurer tout à fait à jeun. Quand son verre d'eau n'était pas assez promptement avancé, pour se venger, elle racontait à mon vieux que, déjà tout petit, j'avais peur de la vie, que dans mon berceau je poussais des cris d'épouvante pour m'effrayer moi-même. Plus tard, j'avais pris l'habitude de m'imposer par mes hurlements. Je me tapissais au fond de mon lit et j'appelais « au secours ». Quand elle me défendait de faire du mal aux gens j'éprouvais

de l'hostilité à son égard. Elle racontait tout ça à mon vieux qui concluait : « Maintenant qu'il va sur ses quatorze ans c'est un feignant. »

Je n'étais jamais à l'aise chez nous. J'attendais constamment une déception et, lorsqu'elle venait, ça ne me déplaisait pas du tout, parce que je l'avais prévue, parce qu'elle mettait un terme à mon attente, cette antichambre à quoi j'eusse préféré la mort si je l'avais connue. Ma vieille ne pleurait jamais. Jamais.

D'ordinaire elle ne dormait pas dans la matinée. Elle reposait sur le dos, à cause de ses jambes mortes, mais elle ne dormait pas. Elle m'appelait : « Manuel, c'est l'heure de mes remèdes. »

Avec précautions je lui murmurais qu'elle les avait déjà pris cinq ou six fois depuis son réveil mais qu'elle oubliait vite. Alors elle rassemblait ses forces, agrippait la corde qui pendait au-dessus du lit et se mettait à trembler. Ses lèvres s'enfonçaient dans sa bouche édentée. D'autres fois elle me demandait une glace et du rouge à lèvres. Ses gestes étaient mal assurés et elle se barbouillait le visage jusqu'au nez. Si des amis venaient la voir elle prétendait que sa guérison était toute proche : « Une question d'heures » ; ou bien : « Je ne me suis jamais sentie aussi bien qu'aujourd'hui » ; ou bien : « Demain je passerai la journée dehors. » Les amis jetaient sur moi un regard gluant de compassion qui me faisait horreur.

J'étais perdu au milieu de cette chambre bleue. Je me suis penché au-dessus de ma vieille. Elle a secoué la tête et elle s'est enfoncé le menton dans le cou. Maintenant elle souriait presque. Elle paraissait flotter dans une nuée de vapeur bleue. J'ai pensé qu'elle allait quand même mourir. J'ai parlé tout haut de la mort. Dans le fond je craignais que ma mère m'entende et de cette crainte je tirais une sorte de jouissance. Elle a fait un gros effort pour tordre le cou puis elle a demandé qui était là. Je n'ai pas répondu et elle n'a pas renouvelé sa question. Sur sa face informe une extase mystique m'a effrayé. Peu à peu le jour

s'épanchait dans la chambre. Il ne subsistait que deux trous d'ombre, deux taches brunes sur le visage de ma vieille, comme si toute l'obscurité de la nuit s'était amassée dans ses yeux las, résignés à mourir.

A côté du lit, sur une table roulante, un verre d'eau à moitié vide se confondait avec le moutonnement de la tapisserie. Trois morceaux de pain étaient empilés contre l'assiette. Tout cela me soulevait le cœur. Soudain, les doigts crochus, décharnés, sont sortis des draps, puis le bras tout entier. Ma mère a ouvert les yeux à nouveau mais elle n'a rien vu. Elle ne voyait plus. Elle faisait simplement semblant de distinguer les plans et les contours. Un moment j'ai eu l'impression que l'air était redevenu transparent à ses yeux malades, que le brouillard s'était déchiré devant eux. Peu après j'ai compris que ce n'était pas moi qu'elle regardait car elle a grelotté comme si elle souffrait d'un rhumatisme subit. Quelque part, dans l'ombre, une feuille de papier s'est envolée. Elle a frissonné sur le plancher. Ma vieille a dit, au hasard : « Faut toujours que tu me réveilles. »

J'ai répondu que je ne l'avais pas réveillée mais qu'elle ne dormait plus parce qu'elle n'était plus fatiguée, que je voyais ses forces revenir peu à peu. Son regard s'est figé sur la fenêtre. Alors, seulement, je me suis rendu compte qu'une violente lumière avait giclé par la fente des volets. Cette fois elle envahissait toute la pièce. Ma mère est restée un long moment à regarder la lumière indécise. Enfin elle s'est retournée vers moi et elle a soulevé la tête pour me tirer du rideau obscur et flou qu'elle avait constamment devant les yeux et dont elle parlait parfois. Elle a tendu un doigt qui a tremblé. Je lui ai demandé ce qu'elle cherchait et elle a répondu qu'elle aurait bien bu mais qu'elle ne pouvait pas, vu que j'avais renversé l'eau.

« Elle est sur la table », ai-je dit.

Les doigts malhabiles ont cliqueté sur le verre que j'ai tendu. Ma mère a fini par le saisir et elle l'a jeté sur le plancher. Entre

deux halètements elle a scandé des menaces : « Tu souhaites ma mort. Je le sais. Tu arriveras à tes fins, mais, de là-haut, je me vengerai. »

Elle a répété : « Tu arriveras à tes fins. »

Ensuite, pour respirer, elle a dû faire un gros effort qui lui a soulevé tout le haut du corps.

« Je suis peut-être sur mon lit de mort. Dans un sens tu as peut-être raison », a-t-elle fini par avouer.

Mon vieux est rentré. Il revenait souvent à la maison pendant ses heures de service. Il a vu l'eau qui s'infiltrait dans le plancher.

« C'est lui », qu'elle a dit, ma vieille.

Et elle a tendu le bras vers moi : « Il veut ma mort mais il ne l'aura pas, a-t-elle répété.

— C'est ça qu'il veut », a approuvé mon vieux.

Je n'ai pas eu conscience d'une douleur. Seulement, quand j'ai passé la main sur ma bouche, mes doigts se sont tachés de sang. Quelque chose remuait devant moi mais je ne sentais rien. Je me suis laissé aller de tout mon poids. Je suis tombé. Ma tête a heurté un pied du lit et j'ai eu un engourdissement de tout le corps. Par terre j'ai encore reçu un coup sur le visage et j'ai repris mes esprits. Je suis resté immobile. J'ai eu envie de me plaindre pour apitoyer mon vieux mais si j'avais parlé j'aurais déchiré le silence qui était mon complice. J'ai laissé échapper un peu de salive et, pour la première fois, j'ai vu qu'elle était mêlée au sang. Mon vieux a pris peur et il m'a dit que j'avais une muqueuse qui s'était déchirée. Chaque fois que je tournais la tête j'apercevais la main noueuse de ma vieille qui gigotait de plaisir, sur le drap. Sa voix sifflait dans mes oreilles. Mon vieux a crevé ce rire : « La prochaine fois tu donneras à boire à ta maman. »

J'ai répondu : « Oui. »

Mon vioque a retourné ma mère sur le ventre puis il a murmuré à mon intention : « Petite ordure. »

Il m'a jeté deux draps mouillés sur les bras. J'ai fait un bond en arrière à cause de l'odeur.

« En plus il a honte des choses de sa mère », qu'il a encore gueulé, mon vieux.

J'ai porté les draps à la cuisine. Je les ai trempés dans l'eau savonneuse qui attendait exprès. Quand je suis revenu dans la chambre, longtemps après, mon père secouait une boîte de talc au-dessus des plaies de ma mère. La chair, entamée par l'urine, était déchirée sur toute la surface des fesses. Dans l'adiposité, des échancrures rouges mordaient les bouffissures et les intumescences rongées par l'humidité et l'acidité de la sueur. Ecorchée jusqu'à l'os, la chair ne souffrait plus. En effet, mon père a demandé à ma vieille si elle avait mal. Elle a répondu qu'elle n'avait rien de ce côté puisqu'elle ne sentait rien. Elle est retombée sur le dos et le lit a craqué. J'ai alors compris que j'avais mal agi, que j'aurais dû faire davantage attention aux désirs de ma vieille. Je l'ai dit à mon père qui, sans paraître m'entendre, a saisi son képi et empoigné son stick. Il est retourné à la caserne. Une fois seule avec moi, ma vieille m'a dit : « Je n'ai pas un bon fils, mais, heureusement, son père est là pour deux. Lui c'est un bon papa. »

Plus tard elle a ajouté : « C'est ton papa. »

La mouche est revenue dans la lumière bleue. Elle a grincé la chanson de ses ailes et elle est tombée sur le bras de ma mère, comme une bille. Elle s'est avancée vers la main valide, la seule chose qui rattachait encore ma vieille à la vie. Je ne sais pas pourquoi mais c'est à ce moment-là que j'ai eu un drôle de sentiment. J'ai pensé que j'avais dû lui causer du tort et qu'elle avait ses raisons pour me crier tant qu'elle pouvait : « Feignasse ! Feignasse ! Feignasse ! » Dans la glace j'ai vu le sang caillé se

figer et se craqueler aux rides de ma peau. Aussitôt j'ai ressenti un picotement aux lèvres, surtout à celle du haut qui était enflée jusqu'au nez. Presque tout bas, j'ai fait remarquer à ma mère que j'avais saigné. Elle a répondu qu'elle avait uriné au lit par ma faute. J'ai pensé qu'elle avait peut-être raison. J'ai acquiescé.

« Tu vois, tu la méritais la correction », m'a-t-elle expliqué.

Je crois que j'ai fait signe que oui avec la tête, ensuite j'ai dit : « Oui. »

Elle a paru contente mais ça n'a pas duré.

« Tu profites de l'absence de ton père pour me négliger. Tout le monde est au courant. Je le répéterai encore quand les Brissaut viendront », qu'elle s'est écriée, ma vieille.

Alors je lui ai dit qu'elle n'avait pas tous ses esprits. J'ai attendu mais elle n'a pas réagi. Au contraire elle m'a demandé : « Tes devoirs sont faits ? »

Ça ne l'intéressait pas, mes devoirs. En parlant elle cherchait à oublier sa maladie. Le médecin avait prévenu mon vieux : « Elle peut encore durer deux jours, peut-être encore une semaine, peut-être un mois, peut-être un an. »

Il avait raison, surtout quand il confessait : « A certains moments ce sera dur pour elle, à d'autres ce sera pénible pour vous. »

J'ai regardé ma vieille, longtemps, ce matin-là. Parfois, sur le visage terni, surgissait je ne sais quelle lumière, quelle lueur de désolation, de lucidité. Plus souvent le regard reflétait le vide de l'esprit et j'y cherchais, en vain, la parure d'une pensée. Je suis retourné à mes devoirs. J'ai feuilleté un livre d'histoire et je suis revenu avec ma mère. Elle s'était endormie. Par terre, le pansement que j'avais remplacé s'étalait tout rouge. Je l'ai poussé dans un coin de la pièce avec le pied. La lumière bleue avait disparu. Par l'entrebâillement des volets j'ai aperçu l'écluse. La vieille Mélanie avait refermé les vannes pour faire monter la péniche coincée dans la chambre. Une épaisse mousse blanche

s'amoncelait en aval des tourbillons. La vieille Mélanie regardait souvent du côté de ma fenêtre. D'abord je n'ai pas compris puis j'ai pensé qu'elle n'avait pas l'habitude de voir les volets fermés. Elle craignait le pire. En fait, à peine étais-je revenu dans la cuisine, qu'elle sonnait.

« Alors ? » qu'elle a demandé.

J'ai répondu : « Elle dort.

— C'est bien. Le sommeil c'est de la nourriture. Je suis bien contente pour elle. »

C'est ce qu'elle a répondu, la vieille Mélanie. Avant de repousser la porte j'ai vu Laurence, debout derrière l'écluse. Elle avait lié ses cheveux sur le côté et serré sa poitrine dans un petit pull gris. Je n'avais jamais remarqué l'existence de ses seins. Mais, à ce moment-là, je me suis souvenu que Mélanie m'avait confié : « La petite Laurence s'épanouit. » Et puis elle avait ri. Longtemps j'ai contemplé Laurence et, quand elle a levé la main devant les yeux pour me faire signe, j'ai refermé la porte. Seulement alors j'ai senti qu'il faisait chaud, à cause du soleil qui s'était levé d'un seul coup. Je me suis assis dans le fauteuil de mon vieux. Laurence était partout où je posais le regard. Elle envahissait la pièce de ses quatorze ans hypertrophiés, de ses seins naissants. Je suis retourné dans la chambre. Ma mère dormait avec une drôle d'expression béate que j'ai anéantie en lui fermant la bouche.

Je me suis approché de la fenêtre et j'ai poussé les volets. J'ai reçu tout le jour dans les yeux. Laurence lissait le flot flou de ses cheveux qui pendaient devant son épaule. Elle riait. La tête en arrière elle a regardé de mon côté et moi, par-dessus l'écluse et le canal j'ai vu le ciel bleu posé sur les watergangs de la plaine des Moëres. Laurence s'est avancée sur le portereau de l'écluse tandis que Mélanie lâchait les eaux qui s'affalaient en torrent sous la mousse. Ça a fait rire Laurence de plus belle. Elle s'est dirigée vers l'hydrobascule qui récupérait le flot perdu.

Elle a paru s'étourdir avec l'eau et elle a fait un geste comme si elle allait plonger. Mélanie lui a crié quelque chose qui lui a encore donné du plaisir. Soudain ma vieille a aspiré longuement et ses dents ont grincé, une succession de sons rauques, un bruit sec et prolongé. Ses lèvres blanches se sont engouffrées dans sa bouche, aspirées par une gorge avide. Ce fut tout. Je revoyais Laurence, tantôt avec le corps d'une jeune fille, tantôt avec celui d'une petite fille. J'entendais la voix de la vieille Mélanie : « Laurence s'épanouit. Elle s'arrondit. » J'ai pensé que, pendant la nuit, quelque chose s'était cassé entre mon amie et moi. Je n'étais plus sûr de ne pas la craindre. J'ai ouvert la porte. En m'apercevant, Laurence a ri tout haut mais elle n'a pas bougé. Elle m'a attendu. Quand je fus près d'elle et qu'elle eut battu des cils je lui demandai pourquoi elle s'était habillée comme les filles qui venaient le soir autour de l'écluse pour appeler les mariniers. Elle a haussé les épaules. Ses lèvres retroussées, roses et pâles, s'entrouvraient et se refermaient régulièrement, à chaque respiration. J'avais le désir de demeurer près d'elle, immobile, de la regarder, silencieux. Ses petits bras nus dégageaient une odeur subtile de musc ou d'ébène. Elle m'a dit que c'était samedi et que le samedi elle avait la permission de se promener, quand ses devoirs étaient terminés.

« Je les ai finis, m'a-t-elle assuré.

— Ma mère dort, ai-je répondu.

— Justement, puisqu'elle dort. »

Nous avons marché côte à côte jusqu'à la rue d'Artois, sans parler. Là, j'ai tourné à gauche, elle m'a suivi. En pénétrant dans le Jardin botanique j'ai demandé l'heure à Laurence.

« Nous venons de partir », m'a-t-elle réparti.

Nous sommes montés au-dessus de la cascade artificielle. De là nous avons vu les poissons rouges dans le bassin d'eau et les cygnes à l'ombre des saules pleureurs. Laurence m'a demandé ce que j'avais à la lèvre. J'ai laissé entendre que je m'étais battu.

Elle a encore souri, de plaisir. Ensuite elle s'est laissé tomber sur un banc et elle a étalé sa jupe.

« Tu es drôle aujourd'hui », lui ai-je fait remarquer alors qu'elle amassait de petits cailloux entre ses pieds.

Elle avait un peu de poudre sous les yeux et ça sentait bon. Le soleil passait à côté d'elle sans la toucher. Dans l'ombre elle froissait ses grosses lèvres charnues et baissait ses paupières subitement lourdes. Elle a voulu que je reste près d'elle. Elle a respiré fortement, d'un coup. J'ai vu ses petits seins se soulever. Elle a pris un air grave. Je lui ai demandé si elle était triste à cause de moi. Elle a répondu : « Non », en faisant mine d'être indignée. Tandis qu'elle parlait je sentais plus fort l'odeur de la poudre de riz. A partir de ce moment j'ai pris des précautions, je lui ai saisi la main. D'abord Laurence est demeurée austère comme un symbole, puis ses yeux, d'ordinaire transparents, se sont assombris. Ses lèvres ont éclairé sa pâleur. Ses longues mains fines ont gratté mes genoux. Laurence a fait semblant de méditer. J'ai attiré sa tête blonde vers mon épaule et je lui ai dit qu'elle était un vrai bonhomme.

« Je veux que tu m'appelles « Bonhomme », qu'elle m'a ordonné.

J'ai promis. Elle s'est serrée contre moi et j'ai voulu l'embrasser. C'est là que je me suis aperçu qu'elle avait la peau très blanche. J'ai frotté mes lèvres contre les siennes. Elle était contente car elle a fermé les yeux. J'étais content aussi qu'elle ne me regardât pas. Je lui ai seulement conseillé d'ouvrir la bouche.

« Je ne sais pas faire mais tu n'es pas le premier garçon que j'embrasse », qu'elle m'a dit en souriant.

Je me suis levé et je lui ai demandé : « Qui ? »

J'étais en colère. Elle s'en est aperçue. Elle a remué la main et elle s'est moquée de moi : « Ah ! Voilà ! »

Et puis elle s'est échappée. Elle s'est mise à courir vers le

monument aux morts : trois hommes sans tête, les bras croisés sur la poitrine. Elle ne s'est pas retournée une seule fois.

Je suis revenu sur le boulevard. En chemin je me suis essuyé les lèvres. Dans ma tête un parfum de bébé balayait l'odeur de feuilles mouillées des platanes. Une vieille m'a arrêté pour me remettre une boîte de bonbons.

« Ta maman sera bien contente de pouvoir en manger un de temps en temps », m'a-t-elle dit.

Elle m'a regardé avec un petit sourire tremblant. Ses yeux clairs, vieux, délavés, semblaient des ombres pures. Je me suis mis à courir. Autour de moi je sentais un sourire dédaigneux et un bonheur obscur.

Quand je suis rentré à la maison mon vieux venait d'arriver. Il m'a demandé si je pensais avoir bien agi, ensuite il m'a tiré par le bras jusqu'à la porte de la chambre. Il a ouvert les volets et les fenêtres.

« Comme ça tout le monde saura qui tu es », qu'il a gueulé, mon vieux.

Ma mère gisait par terre, à côté du lit. Elle ne bougeait plus. Pourtant, sa main, la main vivante, frémissait un peu à cause du froid qui pénétrait par la fenêtre. Mon vieux, le capitaine Deslos, était pâle. Ses pupilles flottaient dans l'eau laiteuse de la cornée. Il m'a dit que ma mère était tombée pendant mon absence. Ma vieille a révélé qu'elle avait voulu me suivre mais que ses jambes lui avaient manqué. Mon père m'a giflé et, aussitôt, m'a décoché deux coups de poing alternés. D'habitude je savais parer ces coups qui venaient toujours à ma droite car mon vieux est gaucher. Ils arrivaient en uppercut, de bas en haut. Il me suffisait de balancer la tête et de me protéger le plexus avec le coude tandis que mon poing gauche jaillissait et atteignait, parfois, la pointe du menton de mon père. Quand ses yeux papillotaient j'étais content. Mais ce jour-là je n'ai pas bronché. Surpris, il a hésité avant de recommencer. Il m'a

menacé : « Défends-toi ! Si tu ne te défends pas je te fais une grosse tête. »

Je n'ai pas bougé et il a répété : « Défends-toi ! C'est pire qu'un bleu, c'est pire qu'un bougnoul. » Cette correction a fait son effet car, aussitôt, je me suis accusé de tous les maux. J'ai confessé que je n'avais pas bien agi. Au fond, il me semblait que mon vieux avait raison. Ma mère l'a invité à me battre encore, vu que je reconnaissais mes torts.

« Il a son compte, qu'il a dit, mon vieux.

— Il veut ma mort, a insisté ma mère.

— Ça ne sert plus à rien de le corriger. Il est noche. Il faut être noche pour vouloir tuer sa mère. »

Ma vieille a acquiescé : « C'est ça, c'est un simple d'esprit, c'est un noche. »

Elle n'a pas eu le temps de terminer ses jérémiades car mon vieux l'a saisie sous les épaules et m'a fait signe de la soulever par les pieds. Elle a tout juste eu le temps de pousser un petit cri de douleur. Elle était lourde. Elle sentait l'urine. J'ai détourné la tête si bien que mon vieux a recommencé à crier.

« Il a honte de sa mère ! »

Cette fois je dus au corps de ma mère, qui me séparait de mon vieux, de ne pas recevoir les coups les plus savants. Il avait effectué plusieurs stages chez les parachutistes, des stages de close-combat. Il appelait ça « le combat rapproché » ou « le corps-à-corps ». « Je m'y connais. Je sais manier la viande. Tu n'as pas intérêt à t'y frotter fiston, même dans mes vieux jours », qu'il me conseillait, mon vieux, pendant ses bons moments. Souvent, le soir, vingt fois de suite, il répétait les mêmes gestes d'attaque et de défense qu'il accompagnait de cris sauvages. A la suite de ces séances il prévenait ma mère : « Moi j'aime le combat rapproché et j'espère que tu ne m'empêcheras pas de faire mon devoir si jamais une vraie guerre revient. »

Ou bien : « Moi, le combat c'est ma vie. »

Ou bien : « La guerre c'est pas pour les noches. »

Je savais donc que je ne ferais jamais la guerre et cette idée m'attristait.

Mon vieux a allumé une cigarette. Ma mère a profité de ce répit pour lui demander s'il couchait « en bas » ce soir.

« Non, mais je laisserai la porte de l'escalier ouverte.

— Je sais que je ne suis plus ta femme.

— C'est pas ça mais j'ai besoin de repos en ce moment.

— Je sais ce que ça signifie : je ne suis plus une femme. »

Tandis que ma vieille parlait j'imaginais les petits seins durs de Laurence. Je regrettais de ne pas avoir eu l'audace de les presser. J'aurais dû lui dire qu'elle était belle à cause de sa bouche et que je l'aimais à cause de ça. Avec un air de femme, elle aurait répondu, en ricanant : « Ce que tu es bête. » J'ai conclu que j'avais bien fait de me taire et qu'elle m'aimerait mieux si je ne me jetais pas à ses pieds.

J'ai découvert des cernes bleus sous les yeux de mon vieux. Je me suis dit qu'il devait être fatigué. Soudain, il a ordonné : « Frites ! »

En coupant la chair molle et flasque des pommes de terre germées, je voyais la peau de ma mère et je pensais à Laurence. Je songeais qu'un jour elle serait comme ma vieille, des bourrelets encombreraient sa taille. Je n'avais plus envie d'elle, ni de la rencontrer, ni de lui parler, ni de presser ma bouche contre sa bouche, pareilles à deux fleurs accouplées. Je me suis demandé si mon vieux aimait ma mère ou s'il était, simplement, habitué à elle. Je savais qu'il faisait une question d'honneur de sa guérison. Les médecins avaient renoncé à la sauver. Il ne subsistait qu'un pari entre mon vieux et son honneur, entre les guérisseurs et la mort, entre les charlatans et la loi. « Je dois supporter le caractère de mon vieux et ses uppercuts », que je me disais. C'est lui qui m'a tiré de mon songe : « Tu es mal jugé dans le quartier, étant donné ce que tu fais endurer à ta pauvre mère.